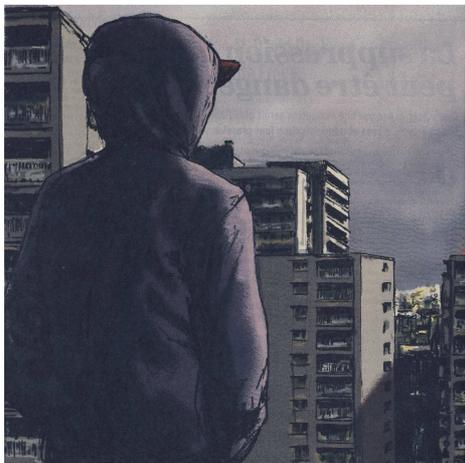


Je suis homosexuel et je vis (mal) en banlieue

un dossier de Perrine Cherchève



« ETRE HOMO, CHEZ NOUS, ÇA N'EXISTE PAS », « PARIS M'A SAUVÉ », « PRENDRE LA FUITE », « JE PLAINS CEUX QUI RESTENT EN BANLIEUE ».

Se cacher, ne pas s'afficher, faire semblant... l'homophobie qui sévit dans les cités de la couronne parisienne fait basculer les jeunes gays dans le déni ou dans la clandestinité.

Folie's Pigalle, Paris IXe. Les fêtards pénètrent par petits groupes dans l'ancien cabaret reconverti en boîte de nuit. Il est juste minuit. Sur la piste, des silhouettes masculines se déhanchent sans encore se frôler. Mais, bientôt, personne ne pourra plus bouger sans s'effleurer, la foule, en devenant compacte, imposera les corps à corps. Quinze ans que le Folies Pigalle fait le plein avec ces soirées BBB (Black, Blanc, Beur), le rendez-vous des homosexuels plutôt blacks et beurs que blancs. Surtout des banlieusards qui se défoulent, loin des préjugés enracinés et de l'homophobie proclamée des petits durs des cités. Ici, plus de tabous, ni de jeux interdits. On s'exhibe la nuit comme pour compenser cette injonction de vivre caché le jour, dissimulé. Ici, les travestis de la Seine-Saint-Denis, maquillés, perchés sur des stilettos et maniérés, revendiquent leur féminité sans se sentir en danger. Et les rares filles affirment leur virilité en portant le baggy comme des mecs, leurs frères parfois...

Il n'y a finalement qu'ici, au Folies, qu'un journaliste peut encore dénicher ce témoignage impossible, celui du « gay de banlieue ». Peut-être l'un des derniers à ne pas avoir pu, ou voulu, faire son coming out, et encore moins à avoir envisagé de s'unir un jour devant M. le Maire avec une personne du même sexe. Il ne suffit évidemment pas de se pointer en boîte pour qu'il se livre. Il faut accepter ses conditions : taire le nom et celui du quartier (1). Surtout, être introduit par Fouad Zeraoui, journaliste et président de l'association Kelma (2) qui organise cette soirée. « Venez dimanche, jusqu'à 2 heures du matin, je vous mettrai en contact avec plein de jeunes dans les loges pour faire vos entretiens », a-t-il promis. Nous y voilà, dans « les loges ». En réalité, une pièce humide en sous-sol, quelques chaises, une console noire rehaussée de miroirs éclairés au néon. Là, une dizaine d'homosexuels, mis en confiance par Fouad, vont se confier, souvent brièvement, une partie de la nuit.

Abbas a 23 ans, il est ivoirien, habite la Seine-Saint-Denis et « s'assume » androgyne avec exubérance. Il s'habille avec « des trucs de femmes ». Prétend se moquer des insultes des caïds de sa cité qui le traitent de « sale pédé » et menacent de le buter parce qu'il porte « des slims de meuf ». « Le truc, c'est qu'il ne faut pas avoir peur, sinon on t'attaque. Quand tu es homo en banlieue, soit tu te casses, soit tu te montres et on te laisse tranquille », affirme-t-il avec défi. « Dans les cités, les jeunes ne pensent qu'à se bagarrer », poursuit Saalim, 19 ans, noir lui aussi, habitant de Bobigny. « Mais il y a des vicieux, ceux qui jouent les mecs de banlieue et qui nous draguent pour qu'on leur suce la bite. Moi, je les replace direct d'un regard », lâche-t-il cash.

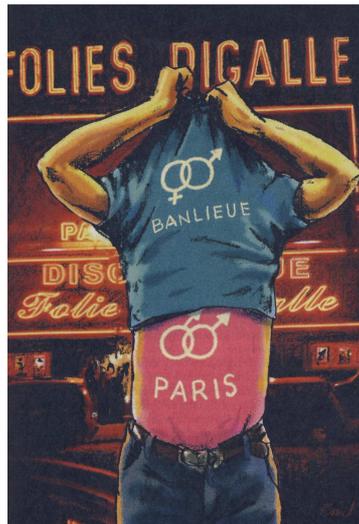
DOUBLE PEINE

Bientôt 2 heures... L'alcool et le reste font l'effet attendu. « Quand on est défoncé, on parle mieux », avertit Ferhat, 20 ans, d'origine algérienne. Il arrive du Val-d'Oise, s'est changé avant d'entrer au Folie's, troquant le jogging contre le « dress code gay » : pantalon slim, baskets Giuseppe Zanotti à 800 balles la paire et barbiche finement ciselée. « J'ai le look Arabie saoudite », fait-il remarquer. Ferhat parade et parle beaucoup. Il se vante d'avoir mauvaise réputation dans son quartier. « Les mecs me traitent de michetonneuse. Mais je trace ma route. Je sors de chez moi pour prendre le RER, et bam, j'évite les contacts jusqu'à la gare. » Il dit aussi être protégé par les dealers à qui il sert parfois d'entremetteur. « Les gays sont connus pour prendre de la coke, alors on me demande d'en présenter, affirme-t-il, en avouant se faire aussi du blé avec ce petit trafic. Nous, les gays, on est des bad boys ! C'est pour ça qu'on nous fout la paix. Pour les filles aussi, parce que nous, les gays, on connaît des bêtes de meufs et les keums de la cité, ça les fait rêver ! » Devant ses parents, Ferhat fait moins le fiérot. « Ma mère est au courant de mon homosexualité. Elle accepte. Elle fait la prière », précise-t-il. Mais personne n'a osé le dire au père. « J'ai trop peur de sa réaction. Les homos, ça n'existe pas chez nous. Ce n'est pas en accord avec nos traditions... » Younes, même âge, même style, insiste : « Etre gay chez les musulmans, c'est un péché. » Lui, il se rachète une conduite chaque année, en s'obligeant à faire le ramadan. « Pendant un mois, je ne sors pas, je ne baise pas, je me sens plus propre », assure-t-il. Avant de confesser : « J'aimerais être marié pour ma mère. » Surtout pour brouiller les pistes... Sa « daronne » est déjà tombée sur sa page Facebook où il est connecté à d'autres homos. « Elle m'a dit : "Tu es gay, tu as la honte. Va-t'en !" Elle voulait me jeter par la fenêtre. Je suis resté deux jours dehors. » Le temps que sa meilleure amie se fasse passer pour sa copine et pipeaute une histoire de ouf : « Elle a dit à ma mère que le truc sur Facebook, c'était un fake. »

Maïda, 28 ans, comorienne, vit avec sa compagne, Sonia, antillaise. Le couple a quitté la Seine-Saint-Denis pour une commune du Val-de-Marne. Surtout ne pas préciser le nom de la ville. Surtout pour Maïda, qui « respire » enfin. « Dans le 93, j'avais peur de croiser des gens de la communauté comorienne, explique-t-elle. C'est très fermé. Si ça se sait, tu peux te faire exclure de la famille. » Dans la sienne, depuis que ça se sait, ses parents veulent qu'elle se marie, et ses frères ne lui parlent plus. Gébril, 30 ans, lui est devenu un habitué des soirées BBB, il y vient depuis six ans pour rencontrer d'autres gays et décompresser. Il se présente discrètement : « maghrébin », d'un « quartier populaire » de l'Essonne. Il n'a rien dit de son homosexualité à ses proches : « Trop compliqué, surtout dans nos familles. Je ne veux pas les blesser, je ne veux pas risquer la rupture et je ne veux pas casser avec cette culture. Je préfère être tranquille. »

Ne pas avoir peur. Brouiller les pistes. Etre tranquille... Pour Fouad Zeraoui qui milite depuis 1997 pour sortir ces gays des cités de leur isolement, ces paroles signent un peu l'échec de ses années d'engagement. « A l'époque, raconte-t-il, la discrimination entre homos était à l'image de ce qui se

passait dans la haute société. Un Black et un Beur ne pouvaient pas participer à une soirée gay. » D'où l'idée de ce rendez-vous BBB, pour faire tomber les murs du ghetto et casser les castes. Aujourd'hui, « c'est retour aux abris ! constate-t-il. Ils sont retournés dans la clandestinité et s'inventent une stratégie sans rompre avec leur famille », à défaut de pouvoir s'en échapper. Eux comme les autres sont coincés dans l'ascenseur social bloqué au rez-de-chaussée et relégués dans leurs territoires. Pas le choix. Sauf celui d'avancer masqué au sein d'une communauté musulmane qui se replie sur elle-même et revendique une identité préservée des vices occidentaux, à commencer par l'homosexualité. Et qui, paradoxalement, est devenue pour ces jeunes gays « un refuge nécessaire face à l'adversité et à la stigmatisation. Aujourd'hui, c'est déjà difficile d'être maghrébin », souffle Fouad. Alors, quand on est maghrébin et homo, c'est la double peine.



La cité est un village. Tout se sait, tout le monde se connaît et se surveille. Pour ne pas se faire griller, les jeunes gays s'échappent dans un monde virtuel où on ne les « trace » pas. Ils textotent, géolocalisent les partenaires. Après les rencontres furtives, ils effacent les contacts, réinitialisent leurs smartphones au cas où... « Ils retournent à leur vie comme si rien de concret n'avait existé, poursuit Fouad. Ils n'ont aucune relation durable qui pourrait leur permettre de faire du chemin vers l'homosexualité. » D'autres se dérobent à la réalité pour vivre dans le déni. Ceux-là, nous ne les verrons jamais, ils ne se confient qu'à leurs partenaires, comme le raconte Amin, algérien, la trentaine, rencontré au Folies Pigalle. « Ils sont hors milieu, note-t-il. Ils ne veulent pas s'identifier au mode de vie occidental et pensent qu'en étant entre eux ils restent purs et ne souillent pas leurs origines. Ils pensent que Paris est la ville de la décadence. On se rencontre sur Facebook ou sur les sites Grindr ou Hornet. Là, tu tombes sur des parcours très discrets. Après, quand on parle, ils ont des copines ou ils sont mariés. » Fouad, lui, nous assure avoir recueilli les témoignages d'homos barbus ; ayant pris les habits et l'identité des frères musulmans. « C'est très étonnant, mais ça s'explique, précise-t-il. En revêtant la haute autorité morale et symbolique, ils sont intouchables. Ils sont d'une probité morale dont personne ne peut douter. » Tous aux abris !

"FABRIQUE DE FRUSTRÉS"

En 2009, Brahim Naït-Balk, né de parents marocain, est l'un des rares Beurs gay à avoir brisé l'omerta. Il a écrit sa biographie, *Un homo dans la cité (3)* où il raconte ces années maudites. Se cacher, ne pas s'afficher. Faire semblant parce que « dans les cités on sent le type différent », raconte-t-il aujourd'hui. Il révélera aussi son calvaire. C'était un soir, il y a quinze ans, à la cité des

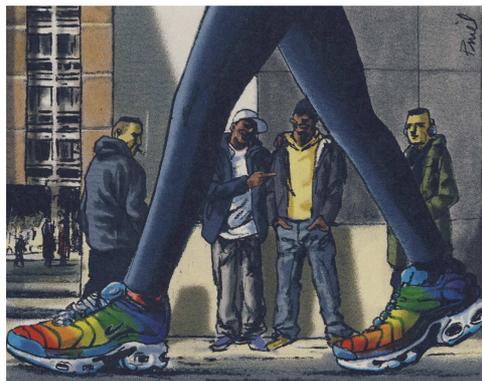
3000 à Aulnay-sous-Bois, où il habite à l'époque « sans les parents », repartis au Maroc, mais avec ses frères et sœurs dont il est le tuteur. Une bande de jeunes de son âge, 20-25 ans, l'interpelle et balance : « Tu t'es regardé comment tu joues au foot. Comme une tapette. » « Il y a eu un peu de bousculade, ils sentaient que j'avais peur d'eux, dit-il. Ils m'ont entraîné dans une cave et m'ont proposé défaire des choses. Que je m'agenouille. Des fellations. L'expérience s'est renouvelée une deuxième fois. » Depuis, il a quitté Aulnay, vit à Boulogne, travaille pour une association pour handicapés dans les Hauts-de-Seine, et continue de militer contre l'homophobie : il a été entraîneur du Paris Foot Gay, un club associatif d'homos et d'hétéros qui lutte contre l'homophobie dans les stades. Il anime toujours une émission de radio, « Homo micro », sur Fréquence Paris plurielle. Avec ce témoignage inédit paru il y a cinq ans, Brahim voulait convaincre les jeunes gays en détresse qu'ils pouvaient, comme lui, s'extraire de la cité, cette « fabrique de frustrés ». Mais, depuis, « c'est pire. Il y a une telle déshérence sexuelle dans ces quartiers », déplore-t-il.

La confession intime et publique de Brahim reste aujourd'hui un acte de bravoure isolé. Que sait-on des gays de banlieue et de l'homophobie dont ils sont victimes ? Pas un mot lors des débats sur le mariage pour tous qui ont donné lieu au grand déballage et ranimé tous les fantasmes. Pis encore, la contestation portée par des personnalités politiques et religieuses a libéré une parole homophobe. Une parole qui s'est aussi répandue dans les banlieues où elle était déjà plus que décomplexée. En témoignent les rares enquêtes sur les gays des cités datant de 2005 et 2006, grâce au travail ponctuel de bénévoles de SOS Homophobie. Une quarantaine de gays et lesbiennes anonymes, qui se sentent en perpétuel danger, et qui ont répondu aux questions, décrivent de jeunes bourreaux extrêmement violents agissant en groupe. Des voisins, qui habitent le même bâtiment ou la même résidence que leurs souffre-douleur, et ciblent leurs proies à domicile, dans les cages d'escalier ou le quartier. Injures, menaces de mort, jets de pierres, crachats, passages à tabac... Près de la moitié des victimes (48 %) mentionnent des agresseurs noirs ou maghrébins, en reflet avec la structure démographique des quartiers, mais pas seulement. « Il semble que leur culture laisse peu de place à l'acceptation de la différence et au respect de l'autre », précisent les rapporteurs. Ces bandes n'ont qu'un but, « nettoyer » le quartier des homos, perçus comme des sous-hommes, inférieurs et niés, qu'ils n'identifient qu'à travers leur sexualité. D'où ces injures répétées : « Enculé, PD, j'encule ton père », ou « J'en ai une grosse, tu veux l'essayer ? » Certains témoins évoquent encore l'influence de l'islam qui motiverait cette « hyperhomophobie ». « On ne peut pas exclure l'influence de la religion », reprend Yohann Roszévitch, président de SOS Homophobie, en rappelant au passage que, dans la banlieue chic, à Versailles ou à Neuilly-sur-Seine, le catholicisme et l'homosexualité ne font pas non plus bon ménage... « Mais il y a aussi l'origine géographique des parents qui viennent de pays où, rappelle-t-il, l'homosexualité est encore réprimée », comme en Algérie, en Tunisie, au Maroc ou au Sénégal, où ce crime est toujours passible de prison. « Les agresseurs sont aussi des jeunes qui se cherchent sexuellement, des personnes en questionnement, poursuit-il. Ils sont violents pour se faire bien voir, pas forcément par conviction. »

Dans la cité, il y a des codes, des marqueurs : le machisme, la virilité, la bande, identifiable par l'uniforme : baskets Requins, capuche serrée et chevalière. Mais aussi le rap et le sport qui alimentent la haine du gay en la proclamant. Jusqu'aux années 2000, le rappeur Eminem avait fait de l'homophobie son fonds de commerce, avant de faire amende honorable. Il fut ensuite relayé par le groupe Sexion d'assaut qui, en 2010, scandait : « Je crois qu'il est grand temps que les pédés périssent. Coupe-leur le pénis, laisse-les morts, retrouvés sur le périphérique. » Quant au foot... L'homophobie ambiante dans l'enceinte des stades est tout sauf étanche. Selon une étude commandée en avril 2013 par Paris Foot Gay, 41 % des joueurs interrogés déclarent avoir « des

pensées hostiles envers les homosexuels », un chiffre qui grimpe à 50 % chez les jeunes en centre de formation ! Les mêmes qui entraîneront peut-être un jour les mêmes des quartiers... « On a mis des stades au pied des immeubles des cités en pensant que c'était un facteur d'intégration, rappelle Jacques Lizé, porte-parole de l'association. Mais le foot véhicule des schémas quand un entraîneur lance à un gosse : « Cours plus vite ! Tes un pédé ? », ou bien « Ne pleure pas, t'es pas une gonzesse ! » C'est d'ailleurs à l'occasion d'une rencontre contre les joueurs du Créteil Bébel, en octobre 2009, que le Paris Foot Gay a pris la dimension identitaire du rejet en banlieue. L'équipe de Créteil composée de « musulmans pratiquants » a refusé le match avec l'équipe du PFG « en raison de leurs principes liés à leurs convictions religieuses ». Depuis cette affaire, Créteil Bébel s'est auto-dissous après avoir été exclu de sa ligue.

Ce n'est pas au foot mais au handball que Jérémy, 29 ans, originaire de Montfermeil, en a pris plein la gueule. « On me mettait gardien pour me balancer le ballon dans la tronche, raconte-t-il. Les filles, ça les faisait marrer. Elles minaudaient devant leurs grands mecs virils comme dans les séries pour ados. » Jérémy se souvient aussi de ce « mec » qui l'a regardé, « comme ça », et l'a cogné sans rien dire, avant de détalé et de hurler : « Vieille pédale ! » Scène de l'homophobie ordinaire en banlieue... « La banlieue, c'est un truc à part. On n'y vit pas bien », résume le jeune gay blanc, aujourd'hui steward. A Montfermeil, il dit avoir été « stigmatisé homo » très tôt. « Je l'ai vécu comme quelque chose de sale, de pas naturel. J'ai même fait une tentative de suicide à l'adolescence. » Ses persécuteurs ? « Surtout des Blancs de la zone pavillonnaire, au pied de la cité. » Des « pseudo-petites-frappes », précise-t-il, qui en grandissant « se sont mélangées avec la racaille ». Au collège puis au lycée, les profs n'ont rien vu. En tout cas, ils n'ont rien fait. « Ils ne s'en rendaient pas compte, assure-t-il. En ZEP, ils sont tellement débordés qu'ils n'arrivent même pas à faire cours... » Lui a eu la chance d'avoir des parents qui ont « assumé le truc », même si ça a pris du temps. Et de pouvoir quitter le quartier pour Paris. « Mais je plains vraiment ceux qui restent. Quand ils ne s'assument pas, ils font ça entre eux. Et ceux qui s'assument, la famille menace de les tuer, et ils atterrissent dans les associations comme Le Refuge ou SOS Homophobie. »



TRANSFORMER SON CORPS EN CARAPACE

Yanis, 21 ans, mère algérienne, père guadeloupéen, s'est ainsi « cassé » de Saint-Denis il y a six mois. Depuis, il est hébergé par une association à Paris. Mais pas question de révéler laquelle. « C'est trop misérabiliste. Je ne veux garder que les côtés positifs », insiste-t-il. Du coup, on ne saura pas précisément ce qui l'a fait fuir. On se doute juste qu'avec sa mère qui « a toujours refusé de voir qu'il était gay » les relations étaient tendues. Yanis « s'assume » depuis un bon moment. Il raconte que, pour échapper à la violence des caïds de son quartier, il s'est construit une identité de plus en plus féminine. Il a affiné ses traits en imitant ceux de Beyoncé, son idole. Il a dansé comme elle, mais a

transformé son corps en carapace. « Je me suis mis dans la peau d'une fille de banlieue, d'une Beurette des îles avec mes grands cils, mes lentilles bleues. Encore plus sexy qu'une femme avec des leggings bien moulés, raconte-t-il, en caressant la jeune barbe qu'il laisse pousser depuis peu. J'ai vu qu'en jouant la beauté, on me laisserait tranquille. Il y a plein d'hétéros machos qui aiment les petites princesses. Si avais été un homo banal, on m'aurait détruit. » Surjouer la femme provocante. « Une garce, une peste sans pitié »... Yanis en a fait sa planche de salut. Avant cette métamorphose, il se faisait insulter. En classe, le gamin s'installait au fond de la salle, le bureau près de la fenêtre, pour tout voir. Pour qu'on ne se moque pas de lui dans son dos. « Je ne suis pas une proie facile je ne me suis jamais laissé faire, poursuit-il. Je me suis souvent battu, mais c'est vrai que je ne m'attaquais pas aux gros costauds. » Ces « gros costauds », avec le recul, Yanis leur trouve presque des excuses. Il veut rester positif. « Dans le 9-3, les gens manquent de tout. Ils sont frustrés et ils canalisent leur haine sur ceux qu'ils pensent être faibles, explique-t-il. Ce n'est pas le fait d'être gay qui pose problème. Moi, on m'insultait parce que j'étais différent. Parce que ça fait peur par rapport au manque d'infos. »

La banlieue est un village... « C'est une petite communauté où la différence est montrée du doigt », reprend Vincent, 22 ans, bénévole à Contacts, une association qui aide les parents à accepter leurs enfants gays, lesbiennes ou trans. Le jeune homme, qui prépare un diplôme d'assistant social, habite Pierrelaye, une commune du Val-d'Oise quasi rurale, 8 000 âmes. « La banlieue isole, il n'y a aucune action de prévention, aucune information. Avant que je ne m'assume, je n'avais aucune représentation de ce qu'était l'homosexualité, je l'associais à la pédophilie, confie-t-il. Mes grands-parents sont très catholiques, alors je fantasmais. J'avais peur d'être rejeté par la société, ma famille, Dieu... »

Dès l'âge de 8 ans, Vincent sait déjà qu'il y a « quelque chose qui cloche ». Ado, il est attiré par les garçons et se fait « traiter d'homo » au collège. « J'avais le profil type de la personne qu'on peut victimiser », explique-t-il. A 16 ans, il fait son coming out, après une rencontre, « un coup de foudre » pour un ami de la famille, même âge, gay décomplexé. « Là, tout est sorti. Je ne pouvais plus me mentir. » Il se confie à ses frères et sœurs, avant d'en parler aux parents : « Mon père a été très violent et ma mère souffrait en silence. Ils ont mis deux ans pour digérer la pilule. » Et, dans sa petite ville de Pierrelaye, Vincent ne passe pas inaperçu. « C'est limite comme si étais une bête de foire ! » D'accord, on ne l'a jamais cogné, juste quelques « allusions en douce » de la part d'inconnus. Mais, il n'y a pas longtemps, il a échappé de justesse à un traquenard, au parc, où il se promenait main dans la main avec son compagnon : une bande d'ados qui les ont surpris se sont postés à vélo à la sortie pour les choper. Le couple a dû demander la protection d'une jeune femme avec une poussette qui quittait les lieux... « La vraie vie, pour les gens comme nous, se passe à Paris. » Paris où il s'est fait un groupe d'amis gays dont certains viennent aussi de la banlieue. Il y a même croisé des jeunes de Pierrelaye comme lui. « Tout le monde va à Paris parce que c'est la fuite, on peut se perdre dans la masse », dit-il. Et de confesser : « C'est Paris qui m'a sauvé ! »

1. La plupart des prénoms ont été changés.
2. « Parole » en arabe.
3. Un homo dans la cité, Brahim Naït-Balk avec Florence Assouline, Calmann-Lévy, 2009.